



MEDIAPART

PROCHE ET MOYEN-ORIENT ENTRETIEN

Fadel Afana, psychiatre : les Gazaouis sont dans un état d'« épuisement total »

La population de la bande de Gaza a cru en la fin de la guerre génocidaire. Ces espoirs, douchés par les attaques israéliennes dans la nuit du mardi 28 au mercredi 29 octobre, aggravent le traumatisme dont elle souffre. Entretien avec Fadel Afana, psychiatre gazaoui.

Gwenaëlle Lenoir - 31 octobre 2025 à 09h02

Le cessez-le-feu dans la bande de Gaza doit-il être mis au passé ? Washington assure que non, l'armée israélienne également. Mais sur le terrain, les Gazaoui-es doutent, et ils et elles ont toutes les raisons de le faire. Après une attaque, mardi 28 octobre, contre des soldats israéliens à Rafah, au cours de laquelle un réserviste a été tué, le gouvernement israélien a accusé le Hamas, qui a nié être impliqué. Malgré cela, Benjamin Netanyahu a ordonné des frappes massives sur tout le territoire palestinien.

Pendant douze heures, dans la nuit de mardi à mercredi, l'enclave a été pilonnée. « *Des dizaines de cibles terroristes* » ont été visées, selon l'armée de l'État hébreu. Quarante-six enfants gazaouis figurent au nombre des 104 morts décomptés par les hôpitaux de la bande de Gaza, et 78 parmi les 253 blessés.

Dans la nuit de mercredi à jeudi, soit après que l'état-major israélien a annoncé « *reprendre le cessez-le-feu* », de nouveaux raids ont tué deux personnes et détruit des infrastructures électriques dans la région de Khan Younès.

L'espoir des Gazaoui-es de voir la fin de la guerre génocidaire, soulevé par l'accord de cessez-le-feu du 9 octobre puis par le sommet « de la paix » à Charm el-Cheikh le 13 octobre, le tout parrainé par les États-Unis, a été fracassé par les avions de chasse et les drones israéliens.



Fadel Afana, psychiatre gazaoui de Rafah, accueilli en France en décembre 2024 et aujourd'hui employé à l'hôpital Sainte-Anne, à Paris, le 14 avril 2025. © Photo Lucien Lung / Riva-Press

Fadel Afana, psychiatre gazaoui, chercheur associé à l'Inserm, accueilli en France depuis décembre 2024, explique à Mediapart les conséquences de ces nouvelles attaques sur la société palestinienne de la bande de Gaza.

Mediapart : Dans quel état est la société gazaouie, percutée par la violation du cessez-le-feu ?

Fadel Afana : Il est d'abord nécessaire, pour le comprendre, de revenir sur l'état de cette société avant octobre 2023. La population gazaouie a vécu depuis 2007 des moments extrêmement difficiles, avec le siège complet du territoire par Israël et une succession de guerres. Elle connaît donc la perte de l'espoir, les pressions continues, économiques, politiques et militaires. Nous avons fait face à des cas individuels de traumatisme aigu. Il se manifeste par des réactions biologiques et psychologiques. Nous avons toujours trouvé les moyens pour soigner les personnes atteintes de stress aigu.

Nous avons connu des cas de traumatisme continu, chronique, avec des répétitions des manifestations. Les gens ont réussi néanmoins à s'adapter à des conditions de vie très dures.

Quel a été l'effet de la guerre génocidaire menée à partir d'octobre 2023 ?

Je pense que l'objectif israélien était de casser la résistance de la population, en utilisant massivement la force et la terreur. Instaurer des moments de calme, puis reprendre les massacres brise la capacité d'adaptation des gens et leur force de continuer. Car si les personnes sortent de l'épisode traumatique et que celui-ci se répète, de la même façon ou avec encore plus d'intensité, elles peuvent développer un état d'épuisement qui leur fera accepter n'importe quoi pour que cet épisode cesse.

« On assiste chez les personnes à une désorganisation de la pensée, du processus cognitif, du comportement, à un très fort sentiment d'incertitude. »

C'est exactement ce qui s'est passé. La population de la bande de Gaza a cru à ce cessez-le-feu. Plus précisément, elle a cru qu'il s'agissait, plus que d'un cessez-le-feu, de la fin de la guerre, à cause des garanties et des promesses américaines notamment. Cela lui a procuré un peu d'espoir et elle a commencé à se projeter dans la reconstruction, dans l'avenir. Elle est sortie du processus de résistance psychologique développé pour « tenir » pendant la guerre. Dans ce cas, le cerveau indique au corps que la dangerosité est moindre et qu'il peut se relâcher, se calmer.

Comment agissent, alors, ces attaques renouvelées ?

C'est un moment extraordinairement difficile pour les gens. Ils ont un sentiment de détresse, de perte d'espoir, de dépression, d'épuisement total, et surtout le désir d'accepter n'importe quoi. Donc un arrêt des hostilités à n'importe quelles conditions. Le cerveau devrait retrouver sa capacité à faire front au nouveau danger, mais il ne le peut pas, parce que cette capacité a déjà été trop utilisée. Il ne réussit plus à la mobiliser.

La différence entre aujourd'hui et la rupture du cessez-le-feu en mars dernier est que tout un chacun, dans la bande de Gaza, savait, en janvier, que l'arrêt des massacres était provisoire et n'avait été obtenu que pour échanger les otages *[la trêve a duré du 19 janvier au 18*

mars 2025 et a été rompue unilatéralement par Israël – ndlr]. Donc le sentiment de danger était resté très élevé et la capacité de résilience également.

Aujourd'hui, après cet espoir, avec ces bombardements sur des tentes, des maisons, ces femmes et ces enfants tués, le traumatisme atteint un niveau trop haut pour que les gens puissent s'y adapter. On assiste chez les personnes à une désorganisation de la pensée, du processus cognitif, du comportement, à un très fort sentiment d'incertitude. Ça crée le chaos.

La société gazaouie pourra-t-elle se reconstruire ?

Je connais bien ma société. Je suis persuadé qu'au niveau individuel, le processus d'adaptation va demeurer et que les gens pourront se reconstruire.

Mais si on réussit avec la psychiatrie de guerre à soigner des symptômes, des maladies, alors même que la violence se poursuit, si on réussit même en cas de traumatisme chronique à trouver des solutions pour que les personnes puissent continuer à vivre et à gérer les pensées, les comportements causés par ce trauma, on ne réussit pas à enrayer toutes les conséquences de ce traumatisme collectif.

Ce traumatisme qui affecte les enfants va grandir avec eux, changer le regard de la société sur le monde, sur la paix, sur soi-même et sur l'autre. Il peut entretenir le cycle de violences et avoir des conséquences catastrophiques, pour tout le monde, pas seulement pour les Palestiniens.

Dans l'après-guerre, il faudra mettre en place des projets de grande ampleur pour soigner le traumatisme sociétal, introduire des changements dans la façon dont les services éducatifs, les services sociaux, travaillent avec la société. Cela prendra du temps. Surtout, il faut un minimum de paix. La fin de ce terrible cauchemar.

Gwenaelle Lenoir